

Pas autrement

« Vous qui tuez le temps » de Jean-Pierre Ostende,
éditions Le Bec en l'Air, 2006

une tierce forme

« Vous qui tuez le temps » de Jean-Pierre Ostende, est un ouvrage singulier car il combine une tierce forme puisqu'il est à la fois : essai, récit et témoignage. Oui témoignage car « il rend compte » de l'état de la gestion des toxicomanes en France à travers l'exemple d'un lieu associatif. En effet, nous savons aujourd'hui que certaines associations sont de véritables relais entre l'Etat, les institutions locales et des hommes et des femmes qui ne peuvent, en l'occurrence, « faire autrement ».

La puissance mobilisatrice de ce texte tient au discours polysémique à l'œuvre : Jean-Pierre Ostende est tantôt sociologue, anthropologue, sémiologue et par dessus tout ça, écrivain, c'est à dire qu'il *écrit* à partir d'une écoute, d'un repérage de signes, d'observations subtiles et d'une absolue attention aux objets qui s'offrent à lui. Il est rare de trouver un texte si juste : un texte qui représente si intimement l'objet qu'il traite. Nous ne sommes pas dans une simple photographie, mais dans un travail de *documentariste* (titre d'un roman d'Ostende publié en 1994) qui déroule des images en bandes, en contrebandes, en arrière de la bande de l'impasse humaine quand « on est pris » par l'addiction.

Jean-Pierre Ostende déroule son film mais donne aussi à voir le hors-champ aveugle, ce qui permet de voir autour de l'écran. Alors nous lecteur, accompagnons un terrible parcours où les thèmes les plus éloquents de « l'humaine condition » sont traversés par son œil et son écoute : dépendance de l'être ; apprendre à être (drôle d'affaire dont nul ne sort indemne) ; habiter / cohabiter ; la souffrance (en parler ou pas) ; accompagner (mais qui ?) ; attendre (quoi, comment ?) ; s'inscrire dans (mais où ?) ; substitut / substitutions « *Les êtres humains sont des champions de la substitution, du remplacement, de l'ersatz et vivent avec des dérivatifs, des substituts, des substitutions, des remplacements, des leurre, des changements, des erreurs, des stagiaires, des divertissements, des légendes, des mythes, des histoires que l'on se raconte, des rumeurs, des potins, des distractions ; maîtresses et amants sont des produits de substitution .* », (note du 27 février 2006, page 21).

Et Ostende n'en finit pas de tourner et retourner la proposition humaine de l'être dépendant, incipit de son texte, dont tout partirait (et pour cause...)

nulle part ailleurs

Dans la note du 28 février 2006, la souffrance qui virevolte, change d'objet, de sujet, d'empreinte, d'emprise, devient un signifiant pour un autre signifiant (J Lacan) et cela indéfiniment, semble-t-il. Alors Jean-Pierre Ostende s'empare des objets du monde pour mieux les offrir à notre regard, il écrit avec une sorte « d'intention », l'intention de l'intensité car il est difficile d'échapper à la souffrance et au malheur étendus (au sens d'une pâte) avec des signes qu'il colle au plus près de notre rétine. Les êtres qu'il fait avancer devant nous, au premier plan, sont nulle part..., nulle part ailleurs selon cette étrange expression de la langue française qui désigne un sans lieu absolu.

J'éprouve de l'admiration pour cette écriture contemporaine qui part des objets et des signes, les serre au plus près pour afficher le cadre dans lequel ces hommes et ces femmes (les patients comme les soignants et les administratifs) entrent et sortent : « *Dans cette maison les gens qui travaillent ne comprennent pas tout ce qui se raconte.* » (note du 2 mars 2006, page 28.)

du réel

Jean-Pierre Ostende est un écrivain du réel car dans bien des textes il prend en charge..., se charge... d'explorer le continent humain de ceux qui travaillent, et en particulier comment ces humains pensent leur activité journalière. Les traitants de l'association (par ce mot j'englobe toute l'équipe) n'échappent pas non plus à cette terrible assertion : « *Pour la plupart des êtres humains, il est devenu insupportable d'être triste, d'être fatigué, de ne pas être enthousiaste.* » (note du 5 mars 2006, p39)

Désormais, il s'agit d'entreprendre des repérages, de repérer le bien, le malheur, la confusion, les leçons, les missions, les lendemains, les pas finis, les insatiables... « *Dans cette maison viennent les pères qui savent et les pères qui ne savent, (...)* » (note du 9 mars 2006, p.44). Jean-Pierre Ostende, à l'aide de sa ligne claire, procède à une levée des sens, il les soulève ces sens pour montrer ce qui se cache derrière l'apparence d'une demande. C'est encore une preuve de son rapport au réel car il y a une évidence du « malheur », ce mot est fort, certes, mais bien des textes ont exprimé le malheur contemporain et aujourd'hui ce père là est dans cette

marginalité, parmi nous, parmi eux. (« Parmi » est la condensation de « par le milieu » et Ostende exprime la double confusion du malheur entre eux et autour d'eux, telle les deux faces d'une même feuille.) « *Parmi ceux qui viennent chercher quelque chose, certains viennent voir des gens réels.* » (note du 11 mars 2006, p.44) Ces êtres ont les plus vives difficultés à distinguer gens, objets, paroles, fratrie, génération, liens... « *A se séparer, savoir quitter, c'est important de savoir quitter (...)* » Alors ils sont condamnés à une dette absolue, celle qui lie la souffrance au corps, une souffrance comme capturée. Tous, viennent « *chercher quelque chose* », « *chercher autre chose* » à l'instar de ces couples qui sont inlassablement pris dans la plainte, donc dans la demande. Jacques Lacan avait bien identifié dans le Séminaire 1, la relation intime entre l'ordre de la plainte et celui de la demande : ce malheur humain, très humain se retrouve dans de nombreuses pages de cet ouvrage. « *Souvent les gens qui viennent chercher quelque chose et qui ont en même temps toujours le désir de remplacer le monde extérieur ne restent pas et s'en vont et retournent dans la rue chercher autre chose, une substance pour se stimuler, s'effacer, s'endormir, s'anesthésier, un produit qui va tout simplifier, faciliter l'absence, la disparition, la bulle, l'écran, réparer, soigner, rendre les choses moins complexes, arranger, dans un premier temps, régler beaucoup de problèmes dans un premier temps avec autant de vie secrète et clandestine que d'exhibition mais, peu à peu, c'est un problème qui va grossir et qui va éliminer les autres problèmes, mais qui ne va pas éliminer les autres problèmes, qui va couvrir et masquer les autres problèmes.* » (note du 11 mars 2006, p.44)

leur nom

Comment désigner, quel nom donner à ceux qui passent, résident un temps et puis se retirent, et ça, indéfiniment ? Ostende confère un sens brutal, tant il est intime à « la salle d'attente » celle de tous les passants (toxicomane, famille, soignants, administratifs). Dans la note du 14 mars, page 50, les « personnages » de la salle d'attente sont désignés par ce qu'ils sont, ou par ce qu'ils font, ou disent, montrent, expriment. Ce sont des signes et somme toute que des représentations qui passent. Ainsi enroulent-ils leurs passages par un jeu d'amorce et de rétractation. Dans cette note, dans ce lieu, on assiste à un enroulement des attributs : les personnages n'ont plus de noms, ils sont ce qu'ils disent, ce qu'ils montrent, ce qu'ils sont dans le civil. C'est là, précisément, en levant les yeux que j'ai pensé aux titres possibles de cet ouvrage : PASSAGE : à l'Acte ; à Témoin ; à Gare ; à Niveau ; Etroit et encore... Ils passent,

indéfiniment. Mais la langue d'Ostende n'est pas incantatoire, pourtant il faudrait les appeler, ces hommes et ces femmes pour les réveiller à « eux-mêmes »

chercher

« *Ce que les personnes, viennent, cherchent dans cette maison est variable.* » (note du 15 mars 2006, p. 51) pour la plupart, ils viennent voir ou se faire voir, se faire écouter ou apprendre. Et Ostende empile des indices dans une sorte d'ellipse infinie de la demande et de l'attente à travers laquelle il n'essaye pas de nous dire ce qu'est un toxicomane mais où *il est*, (parfois). C'est la grande force de ce texte (cf. la page 54) d'exprimer moins l'origine de la toxicomanie que ses conséquences sur le sujet et son entourage et partant, sur sa gestion par une institution. Ostende cite des paroles qui font la part entre l'humour, l'ironie ou le décalage et bien évidemment c'est le langage qui est source de malentendus. Il est vrai qu'en reprenant certaines sentences entendues, reconstruites, détournées, il offre à notre appréciation des mots et des formulations qui résonnent en nous car le double sens étaye une triste vérité du sujet parlant. (cf. les notes de la page 54)

consommer comme

Dans leur demande infinie, les toxicomanes revendiquent de consommer comme l'autre. « Consommer » constitue la grande déclinaison de l'humain depuis les années 60, en Occident, et maintenant dans les pays dits « émergents ». Ostende s'empare de ce mot, le décline, épuise ses sens et ses connotations dans l'orbite du savoir actuel. Les toxicomanes répètent souvent « *Nous voulons être comme vous* » : comme votre vie..., ils veulent la même chose..., être comme..., leur ressembler... ils sont dans l'illusion d'un modèle de vie et leur revendication affirmée est d'entrer dans l'ordre des choses. Alors quand Ostende associe « dette, corps, contrainte » à « compenser », « décompenser », « marché », produit » il lui faut s'emparer du discours psychiatrique et financier pour mettre en concordance de temps, l'ordre de la dépendance et ses conséquences sur le sujet agissant. Cette partie constitue l'un des grands moments du livre car en quelques lignes il dresse un tableau d'une situation qui ne cesse d'atteindre l'ensemble du corps social. De même, le rapport à l'excès, atteint les « *normophiles* » (p.60) mais survient quand on ne sait plus où *l'on habite*... Ostende dresse un constat souvent poignant d'hommes et de femmes qui survivent dans un monde qui tente de les rattraper alors que ce monde là est – déjà - en train de choir. « *L'accumulation et le*

zapping comblent cette organisation humaine fondée sur la multiplication, la hausse, la polyconsommation, avec le plaisir du geste, pour partir, changer de chaînes, de programme, de voix, de têtes, interrompre à tout moment, se déplacer plus vite que jamais avec son coupe-crétin, ne pas perdre de temps, ne pas s'enliser, s'empêtrer, s'enfoncer, s'embourber, s'entortiller, patauger, ne pas s'encombrer, ne pas voir le temps peser, passer à autre chose, changer d'image avant qu'elle ne refroidisse, qu'elle ne sèche, se fossilise parce que les images, refroidissent, sèchent. » (note du 26 avril 2006, p.62)

(Il m'est arrivé en lisant ce texte d'avoir l'image de deux corps qui plongent dans un vide infini, derrière eux, en fond, il y a la « ville et le monde » (*urbi et orbi*) qui défilent comme dans ces films américains spectaculaires qui mettent en scène la chute. Alors, il devient presque légitime de se demander, là : Mais qui entraîne l'autre ?)

l'insistance du tableau

« Parfois on voit le manque, l'abandon, l'isolement, les coups, les dégâts, les ravages, la misère, le rien, la dégradation, le vide, la ruine, le chaos, on voit les abcès, les syndromes de Popeye (les mains en gant de boxe), les visages tuméfiés, les bagarres, les vêtements abîmés, l'oubli, la confusion, les difficultés, les dépressions, les blessures, les bleus, les maladies, les bilans de santé de ceux qui viennent se faire soigner les « patates viriles » (hépatite virale). »
(note du 28 avril 2006, p 62)

Comment ne pas penser que l'impasse humaine est à l'image de notre société, une société de plus en plus sophistiquée, technologisée et de plus en plus inhumaine. D'ailleurs, un symptôme parlant survient aujourd'hui : une brutale augmentation des suicides liée au stress au travail alors que les conditions techniques du travail ont été fondamentalement améliorées depuis 25 ans. Nous avons la preuve – effective – qu'il ne suffit pas, par exemple, d'améliorer l'ergonomie des postes de travail pour que ça « aille mieux » dans la relation que les hommes et les femmes entretiennent avec la demande d'efficacité, de rentabilité, de performances.

mal coupés

« Vous qui tuez le temps » est un prétexte, un avant du texte qui est *justement* écrit sur le texte d'une société impuissante à réguler les machines affectives, impuissante à « dhommestiquer » (J Lacan) les plaintes et les demandes car « ça tient à quoi ? », « ça tient *sur* quoi ? » Ces deux questions sembleraient représenter les essayages successifs de vêtements tantôt amples, tantôt

étroits courts, mal coupés, aux tissus fragiles et brillants, fragiles ou brillants. Et tous essayent, s'anesthésient, sont dans un chaos désiré, éloigné, rêvent d'usages, s'informent pour ne pas savoir, sont un sujet dans un produit afin d'entretenir une relation, pour avoir une activité ou un comportement. Ce sont de toxicomanes dont parlent toujours Ostende. Il suffit de lever les yeux du livre et de regarder autour. Précisément, Jean-Pierre Ostende emploie souvent cette belle expression : « il y a des livres dans notre pharmacie qui nous aident à vivre », « Vous qui tuez le temps » doit en faire partie car ce livre est un acte politique au sens où à un moment de l'Histoire des *lecteurs* (écrivains, intellectuels, professeurs) dénoncent, entendent, perçoivent, nous font lire, et repérer « l'humaine condition » et pour demeurer proche de Montaigne , lui qui disait : « on s'entreglose » pour évoquer la répétition généralisée depuis toute l'histoire du texte publié. Oui, Ostende répète mais comme personne l'état du monde, dans une écriture juste, vive, légère, désespérée. Réaliste, quoi !

Bernard Obadia